



L'Armée des Masques

Chris WOODING

ISBN : 978-2-265-07885-7

456 pages

Prix : 20€

1

Ils apparurent indistinctement dans la fumée, telles des ombres dans les ténèbres qui ondoyaient. Juste avant qu'ils n'attaquent le hall, on aurait dit des démons aux silhouettes démesurées et vaporeuses. Mais ce n'étaient pas des démons. Les démons étaient toujours dehors.

Les quelques défenseurs pitoyables éparpillés ici et là répondirent à l'attaque avec un stoïcisme lugubre. Certains avaient pris place sur le balcon qui faisait le tour de la salle, mais la plupart se trouvaient au rez-de-chaussée, derrière une barricade érigée avec des statues renversées, des plinthes et les quelques petites tables qu'ils avaient pu trouver. Le penchant de Saramyr pour un mobilier minimal n'avait pas joué en leur faveur, cette fois-ci. Mais ils se mirent à couvert comme ils le purent et leurs coups de feu résonnèrent à mesure que les ghauregs s'approchaient d'eux d'un pas lourd.

Autrefois, le hall d'entrée était exquis, une pièce froide et remplie d'échos, conçue pour impressionner les dignitaires et les nobles. Depuis, elle avait été dépouillée de ses plus beaux atours et ornements, et les murs étaient légèrement brûlés. Le sol avait été fissuré par l'explosion qui avait mis le feu aux tentures et tapisseries près de la porte d'entrée. Une douzaine de cadavres monstrueux jonchaient le sol. Une bombe bien réglée s'était chargée de

© Chris Wooding, 2005.

© 2008, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

la première vague de créatures ; les carabines s'occuperaient des suivantes. Mais malgré cela, la cause des défenseurs était désespérée.

Les ghauregs traversèrent l'espace ouvert au milieu du hall dans un bruit de tonnerre et furent abattus ; les balles de carabine perforèrent leur épaisse fourrure grise. Mais pour un ghaureg qui mourait, un autre surgissait derrière lui, et ceux qui tombaient se relevaient, leurs blessures ne faisant que décupler leur colère. Deux mètres et demi au garrot et une posture simiesque, c'étaient des ogres barbares de fourrure et de muscle. Pour eux, la douleur et la mort ne voulaient rien dire, et ils traversaient les feux croisés à toute allure, avec une fureur suicidaire.

Les défenseurs réussirent à réamorcer assez rapidement pour tirer une deuxième salve avant que les créatures ne s'écrasent contre la barricade et n'entreprennent de la mettre en pièces, de l'escalader pour attaquer les hommes derrière. Des carabines furent posées et des épées dégainées, mais compte tenu de la taille et de la puissance des ghauregs, il n'y avait pas assez de sabres. Ils le savaient et, pourtant, ils se battaient. On leur avait ordonné de défendre le complexe administratif et ils obéiraient au péril de leur vie. Les soldats de Saramyr mourraient plutôt que désobéir aux ordres.

Les ghauregs frappèrent leurs cibles. Quand les défenseurs n'étaient pas assez rapides pour s'échapper, ils étaient mis en bouillie ou projetés en l'air comme des mannequins cassés. Ceux qui esquivait contre-attaquaient d'un coup d'épée, entaillaient des tendons et coupaient des jarrets. En quelques instants, le sol fut couvert de sang, et les beuglements des bêtes étouffèrent les hurlements des hommes.

Les soldats sur le balcon choisissaient leur cible du mieux possible dans la mêlée, quand ils connurent alors leur lot de problèmes. Derrière les ghauregs, plusieurs skrendels avaient surgi ; des choses élancées et agiles, aux longs doigts étrangleurs qui grouillaient sur les piliers. Le peu de soutien que les soldats pouvaient apporter aux hommes en dessous se dissipa rapidement tandis qu'ils s'efforçaient de chasser les nouveaux venus.

Les bêtes avaient détruit la barricade ; c'était le chaos. Des mâchoires démesurées mordaient et croquaient dans l'os et les nerfs ; des épaules énormes se tendaient en broyant leurs proies frêles. En moins d'une minute, la demi-douzaine de ghauregs qui restaient avait décimé l'infime troupe qui défendait le hall d'entrée, et il n'y avait plus que quelques soldats, dont la mort n'était plus qu'une question de temps. Mais alors que les petits yeux jaunes des ghauregs étaient rivés sur les dernières poches de résistance audacieuses, l'un des leurs s'enflamma.

Les deux sœurs de l'Ordre rouge entrèrent majestueusement dans le hall, la démarche assassine et arrogante. Toutes deux arboraient la robe foncée unie de l'Ordre, toutes deux avaient le visage peint et intimidant de leur Ordre : les triangles noir et rouge en dents de requin sur les lèvres, les deux croissants écarlates qui décrivaient une courbe de leurs yeux à leur front puis jusqu'à leur joue. Leurs iris avaient la couleur du charbon fumant.

Les autres ghauregs se méfièrent de la chaleur de leur compagnon en feu, et les sœurs profitèrent de cet instant d'hésitation pour les démolir. Deux bêtes tombèrent, vomissant du sang par tous leurs orifices ; deux autres explosèrent en flammes blanches, transformées en colonnes de feu, de fumée et de graisse bouillonnante ; la dernière fut soulevée comme par une main invisible et pulvérisée contre un mur avec suffisamment de force pour briser la pierre. Les skrendels commencèrent à s'éparpiller, à redescendre des piliers et à se diriger vers l'entrée. L'une des sœurs décrivit un geste nonchalant de sa main gantée de noir et les mutila, écrasa leurs minuscules os et les laissa par terre s'agiter faiblement dans tous les sens.

En quelques secondes, ce fut terminé. Il ne restait que des flammes, le vagissement du skrendel mourant et les hurlements des hommes blessés. Les défenseurs survivants observaient les sœurs avec une intimidation mêlée de respect et d'épuisement.

Kaiku tu Makaima passa en revue le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Sa vision était en équilibre sur la corne du monde de lumière naturelle et celle du Tissage, qui se chevauchaient. Elle regarda par-delà les silhouettes ensanglantées et meurtries qui la dévisageaient, par-delà le hall jonché de cadavres jusqu'au pas de la porte où la fumée de l'incendie s'élevait en volutes. Mais sous ce vernis de réalité, elle voyait un diorama de fils dorés, les mailles et les fibres de l'existence : tout le hall en millions de vrilles minuscules. Elle voyait le flux et le reflux de l'air quand les vivants gonflaient leurs poumons ; la spirale et le roulis au cœur de la fumée, les lignes solides et inébranlables des piliers.

Elle plia les doigts et immobilisa les fils frénétiques de la flamme qu'elle serra de plus en plus fort jusqu'à ce qu'elle s'éteigne toute seule.

— Juraka est tombée, annonça-t-elle, sa voix résonnant dans le hall. Nous nous retirons au sud-ouest de la rivière.

Elle ressentit leur déception comme une vague. Elle n'avait pas voulu leur annoncer cela. Leurs compagnons morts jonchaient le sol autour d'elle, des douzaines de vies sacrifiées pour défendre ce lieu, et c'était à elle d'informer les survivants que tout cela n'avait servi à rien. Peut-être la détestaient-ils de le faire. Peut-être, au fond d'eux, enrageaient-ils car elle avait rendu leurs combats inutiles, et songeaient : *Espèce de sale Aberrant !*

Elle s'en moquait. Elle avait d'autres inquiétudes.

Elle quitta sa compagne, Phaeca, pour expliquer les choses en termes plus sensibles, traversa la fumée qui se dissipait, et sortit dans l'air vif et plutôt chaud de cette journée hivernale.

Juraka avait été construite sur un versant de colline qui surplombait les rives du colossal lac Azlea, un ancien bourg qui servait initialement de halte pour les voyageurs effectuant à pied le trajet long et pénible de Tchamaska à Machita, le long de la Route préfectorale. Petit à petit, c'était devenu une industrie de pêche et de fabrication de bateaux, et, un jour, au cours des guerres intestines sanglantes qui suivirent la mort de l'empereur fou Cadis tu Othoro, elle avait été fortifiée et mise en garnison. Dernièrement, elle était devenue un élément vital de la politique que l'Empire, ou ce qu'il en restait, menait depuis des années contre les Tisserands et les hordes sous leurs ordres.

Mais d'ici à ce que l'œil de Nuki sombre sous l'horizon aujourd'hui, elle tomberait entre les mains ennemies.

Kaiku jura dans sa barbe, une habitude peu élégante et peu féminine héritée de son frère mort depuis longtemps et dont elle ne s'était jamais débarrassée. Elle savait que cette guerre devrait s'achever un jour ou l'autre, qu'un camp devrait finir par prendre l'avantage. Elle aurait simplement souhaité que les Tisserands ne soient jamais arrivés là, pour commencer.

Le complexe administratif était une enceinte clôturée tentaculaire, composée de plusieurs bâtiments grandioses disposés en formation circulaire. À sa droite, des maisons émaillaient la colline jusqu'à la lisière d'une petite forêt ; à sa gauche, des rues et de minuscules places descendaient en pente en une pagaille de toits d'ardoises ornementaux jusqu'à la vaste étendue d'un lac, qui miroitait vivement à la lumière crue du jour, avant de se perdre dans la brume au loin. Des navires se livraient une bataille acharnée en une danse lente ; la détonation sporadique de coups de feu et le hurlement de canons dérivait jusqu'à elle. Le rivage était jonché d'entrepôts et d'embarcadères, dont la plupart, détruits, brûlaient. La fumée s'élevait en colonnes indistinctes et enveloppait les rues d'une odeur entêtante.

Kaiku laissa vagabonder son regard sur la ville, sur les chasses brisées et les maisons en pièces, les rues où les hommes et les femmes s'engageaient dans des escarmouches continues contre des shrillings, des furies et pis encore. Des corneilles-nerfs montaient en flèche haut dans les courants ascendants, offrant une vue d'ensemble aux Nexus, leurs maîtres. Mais c'étaient des ennemis qu'elle connaissait, des créatures qu'elle avait dû

affronter à maintes reprises ces quatre dernières années depuis que cette guerre avait commencé. Elle porta son attention sur les responsables de la chute de la ville.

Ils étaient deux, l'un sur le rivage et l'autre qui se dressait au-dessus de la limite des arbres, au sommet de la colline. *Feya-koris* : « démons du fléau » en saramyrrique, pour parler d'êtres surnaturels. Ils mesuraient douze mètres, c'étaient des êtres lourds et fétides qui bavaient et avançaient d'un pas pesant, une approximation moqueuse de l'être humain, des silhouettes déformées aux bras et aux jambes longs et épais qui marchaient à quatre pattes et dégageaient un miasme épouvantable quand ils se déplaçaient. Ils étaient constitués d'une espèce de boue méphitique et bouillonnante qui dégoulinait, et, au moindre contact, elle répandait du feu et de la pourriture, faisait craquer les feuilles et pourrir le bois. Ils n'avaient pas de visage, juste une protubérance entre les épaules, où brûlaient des orbites incandescentes. Ils gémissaient d'un ton plaintif alors qu'ils couraient à leur propre destruction, leurs cris lugubres accompagnant la sauvagerie lente et idiote de leurs actes.

Alors que Kaiku les observait, l'un d'eux alla barboter dans le lac. Les eaux sifflaient et bouillonnaient, et une patine noire commença à se propager à l'endroit où ses membres avaient plongé. Son estomac se serra quand elle comprit son intention : il se frayait un chemin vers l'une des jonques de l'Empire et, dans un grognement, il leva un moignon de main, l'écrasa sur le vaisseau qu'il brisa en deux et enflamma les hommes et les voiles. Par réflexe, Kaiku ferma les yeux et se détourna, mais elle put même sentir la force de la présence des démons à travers le Tissage.

L'autre feya-kori s'élança hors de la forêt, laissa une infâme balafre de feuillage roussissant et fit s'écrouler des arbres dans son sillage. Il écrasa son bras sur les toits les plus proches, par pure malice gratuite. Cinq sœurs de Kaiku étaient déjà mortes en tâchant de s'attaquer au feya-kori. Partout dans Juraka se propageait l'ordre de se retirer, et les forces de l'Empire partaient au sud-ouest.

Puis elle sentit le mouvement d'araignée d'un Tisserand dans les rues en contrebas, entendit les cris lointains des soldats, et la rage et le chagrin dans son cœur trouvèrent une cible.

Si je ne parviens pas à arrêter cela, se promit-elle, je prendrai au moins l'un d'eux en retour.

Elle s'éloigna du complexe administratif à grandes enjambées, sortit par la porte de prières agrémentée de son péan éloquent à Naris, dieu des érudits, et prit les étroites rues en pente.

Le sang ruisselait entre les pavés, descendait tout doucement la colline des corps des hommes et des femmes et des cadavres des prédateurs aberrants en position de fœtus. Kaiku connut un instant d'humour amer en songeant que les Aberrants, initialement créés par les Tisserands, constituaient simultanément leur plus grande ressource et leurs plus redoutables adversaires. Les autres sœurs et elle étaient un produit du même processus que celui qui avait engendré des monstres tels que les ghauregs. Elle était sûre que les dieux, qui observaient depuis le Royaume doré, ne se lassaient pas de se moquer de la tournure des événements.

Elle passa rapidement entre les bâtiments qui venaient d'être dévastés, sans redouter les créatures qui se déchaînaient dans les allées. Des balcons de bois et des devantures de magasins étaient béants, tous désertés. Des chariots et des pousse-pousse étaient abandonnés où on les avait laissés dans la hâte d'évacuer les citoyens. Le crépitement de coups de feu résonna sur la colline : des dizaines de soldats gâchaient leurs munitions en tâchant vainement de blesser le démon qui se frayait un chemin en direction du lac en les ruant de coups depuis la lisière des arbres.

Les hurlements qu'elle avait entendus étaient encore plus forts à présent. Elle sentit le Tissage s'agiter comme des tentacules qui s'enroulaient, l'affreuse manipulation par le Tisserand du tissu invisible sous l'enveloppe du monde. Elle les détestait, détestait leur lourdeur, comparée à la couture élégante des sœurs, détestait leur façon brutale d'assujettir la

nature à leur volonté. Elle nourrit sa fureur en s'approchant, dissimula habilement sa présence au Tisserand.

La rue donnait sur un carrefour de trois grandes voies. L'embranchement était une zone pavée où trônait la statue de bronze d'un poisson-chat qui semblait nager vers le ciel. C'était l'aspect animal de Panazu, dieu des rivières, des tempêtes et de la pluie, et, par extension, des lacs. Un choix approprié pour une ville située sur la rive du plus grand lac du continent. Des immeubles à deux étages s'inclinaient, tout près, volets grands ouverts, pots de plantes fissurés et murs de bois criblés d'impacts de carabine.

C'était l'un des points défensifs essentiels de Juraka, et il avait été fortifié en conséquence avec des barricades et deux bouches à feu. Mais de telles mesures ne servaient à rien contre les Tisserands. Sans sœur de l'Ordre rouge pour s'opposer à lui, le Tisserand avait embrouillé les cerveaux des soldats et les avait mis en fuite. Les Aberrants avaient envahi les postes désertés et se ruaient sur leurs proies paniquées. Le Tisserand était invisible.

Kaiku ne perdit pas de temps à essayer de comprendre comment cette situation difficile s'était produite. Il aurait dû y avoir une sœur pour protéger les soldats, mais l'Ordre rouge était en déroute dans toute la ville. Elle décida donc de se placer effrontément au bout de l'embranchement et ouvrit le Tissage. L'air s'agita autour d'elle, fit onduler sa robe et ébouriffa ses cheveux fauves qui tombaient sur un côté de son visage. Elle s'abandonna à l'extase du Tissage.

La joie absolue de la désincarnation, de voir l'essence brute de la création en une profusion infinie de fils étincelants, suffisait à conduire les novices à la folie. Mais Kaiku s'y était déjà rendue maintes fois, et elle connaissait des mantras et des méthodes de maîtrise de soi qui la protégeaient de ce premier raz-de-marée d'harmonie narcotique. Elle vit les déchirures et les accrocs laissés par le passage du Tisserand, sentit son influence s'étendre aux poupées de maille dorées qu'étaient les soldats, fausser leur perception, les rendre confus et impuissants.

Il ne s'était pas encore rendu compte de sa présence, et elle en profita. Elle se glissa plus près, serpenta le long des fibres, fila comme une flèche d'un fil à un autre pour que les émanations de son approche soient subtiles et largement répandues, suffisamment légères pour passer inaperçues au beau milieu de la pulsation de la présence des démons. Elle put aisément le localiser : il se trouvait à l'étage d'un vieux lupanar qui surplombait le carrefour. Ce Tisserand était jeune et négligent : en dépit de son pouvoir, il ne la remarqua pas jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment proche pour le frapper.

Mais elle n'en fit rien. Malgré sa colère, elle connaissait les risques qu'occasionnait le fait d'affronter un Tisserand. Elle se glissa dans les fibres des poutres qui soutenaient le toit et se colla sur toute leur longueur pour obtenir la force mentale nécessaire. Le meilleur moyen de tuer un Tisserand, avait-elle découvert, était de le faire indirectement.

En une torsion violente, elle pulvérisa les poutres.

La détonation explosive déchiqueta les fibres du Tissage, créant assez de secousses pour faire sortir les volets de leurs charnières. Des flammes s'élevèrent en tourbillonnant depuis les fenêtres les plus hautes ; des planches se fendirent en éclats et allèrent tournoyer en l'air l'une sur l'autre. Le toit s'effondra et écrasa le Tisserand en dessous. Les répercussions de la mort traversèrent le Tissage en une vibration frénétique avant de s'évanouir lentement.

Un de moins, songea Kaiku alors que le Tissage disparaissait.

Les soldats reprenaient leurs esprits, désorientés de se retrouver au beau milieu d'une attaque. Certains, trop lents à réagir, furent mis en pièces par les Aberrants qui grouillaient parmi eux, mais d'autres furent plus rapides et pointèrent leurs épées sur leurs cibles. Il en restait suffisamment pour opposer une résistance, et ils le firent avec une colère soudaine et farouche.

Kaiku marcha parmi eux, abattant des Aberrants. D'un geste de la main, elle fit exploser des organes et brisa des os, catapulta les créatures ou les brûla au suif et les carbonisa. Les

soldats, qui braillaient des cris de ralliement rauques, se battirent avec un courage renouvelé. Kaiku se joignit aux cris, déchargea une haine profonde et indéfinissable pour ce qu'on lui avait fait, à elle, à son pays, à ce peuple, et pendant un moment, elle plongea dans le sang.

Au bout d'un certain temps, il ne resta plus d'ennemis à combattre. Elle revint à elle comme d'une transe vague et superficielle. Le carrefour était calme à présent, un charnier de corps qui empestait le sang et la poudre d'allumage. Les soldats se congratulaient et regardaient leur sauveur avec méfiance. L'un d'eux s'avança vers elle, comme pour lui offrir ses remerciements ou sa gratitude, mais ses pas se firent hésitants et il se détourna. Elle vit les soldats se disputer discrètement pour savoir lequel choisirait la solution la plus honorable et viendrait la remercier de son aide, mais qu'aucun ne le fasse spontanément ôtait toute sincérité à leur reconnaissance. Dieux, même en ce moment, elle était une Aberrant pour eux.

— Nous devrions y aller, dit Phaeca qui apparut à son côté.

Comme Kaiku ne répondait pas, la sœur posa une main légère sur son bras.

Kaiku fit un bruit de gorge doux pour lui signifier son assentiment, mais ne bougea pas. Le feya-kori en haut de la colline s'approchait, ses gémissements lugubres précédant les bruits irréguliers de la destruction qu'il provoquait sur son passage.

— Nous devrions y aller, répéta doucement Phaeca.

Et Kaiku réalisa qu'il y avait des larmes dans ses yeux, des larmes de fureur pure et de déception. Elle les essuya du dos de la main et s'en alla avec raideur, accablée par la sensation que la guerre désespérée qu'elles menaient pour leur patrie venait de prendre un virage fondamental, et pas à leur avantage.